

Wienbibliothek im Rathaus

T

9 182 /

3. EX

A

MA 9 - SD 25 - 082008 - 21A

H. 14.

Anonym

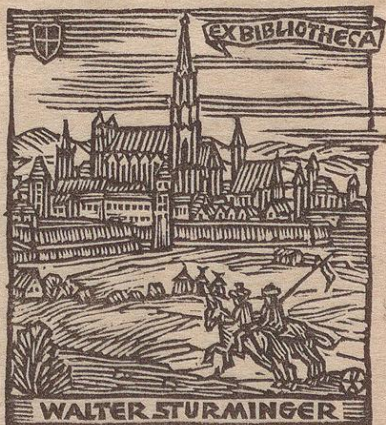
Colas toujours Colas, comédie en trois actes, mê-
lée de chant et de danses, représentée pour la pre-
mière fois sur le Théâtre de Vienne, le Février
1765 à l'occasion du mariage de Sa Majesté Jo-
seph II. . . . avec la Vénéralissime Princesse Marie-
Joseph de Savoie. à Vienne, chez Jean-Tho-
mas de Trattner, Imprimeur de la Cour.

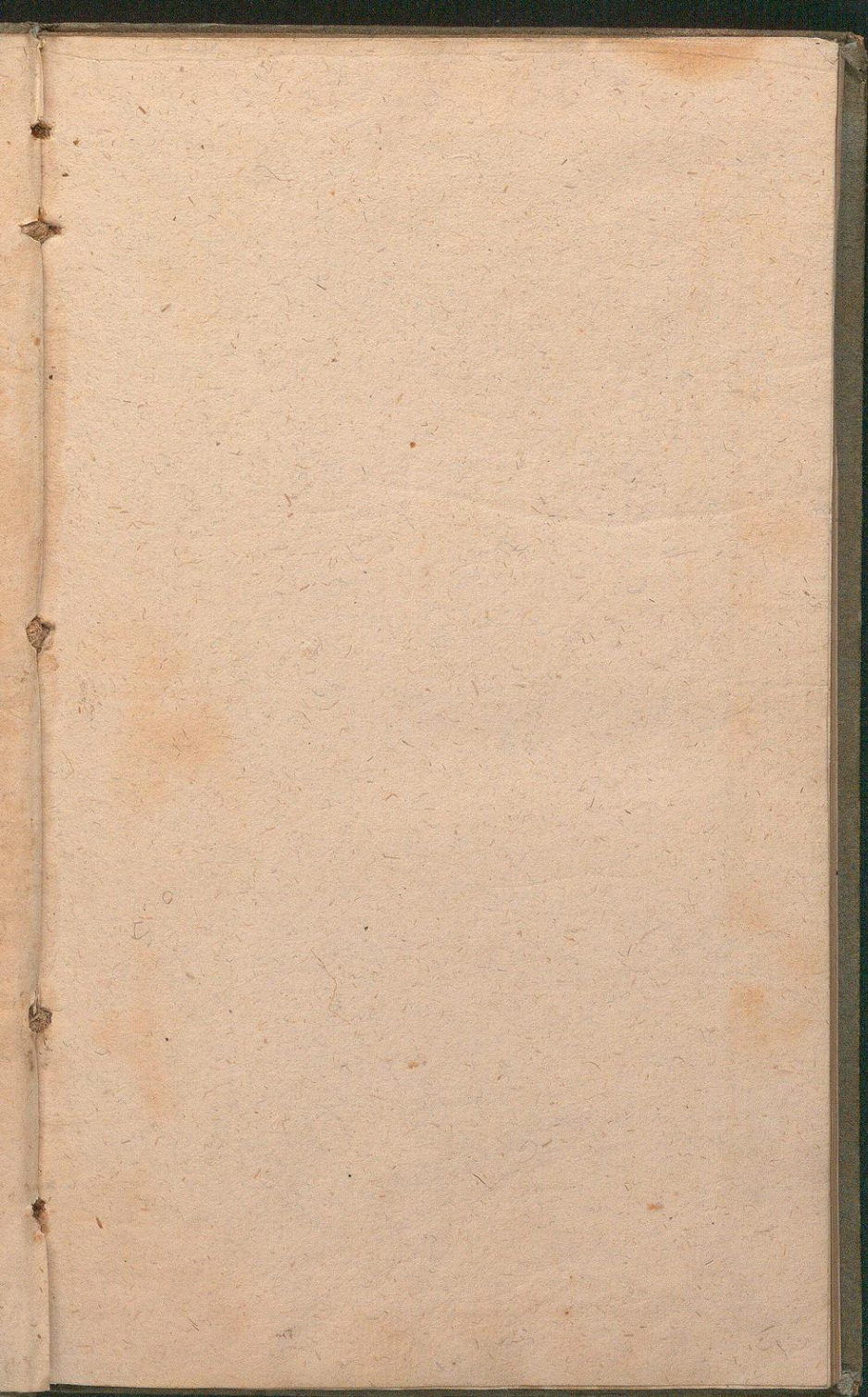
Mit Titelbild: M: Weinman sc: Vienna und
in Kupfer gest: Hopfvogel
800 Carr.)

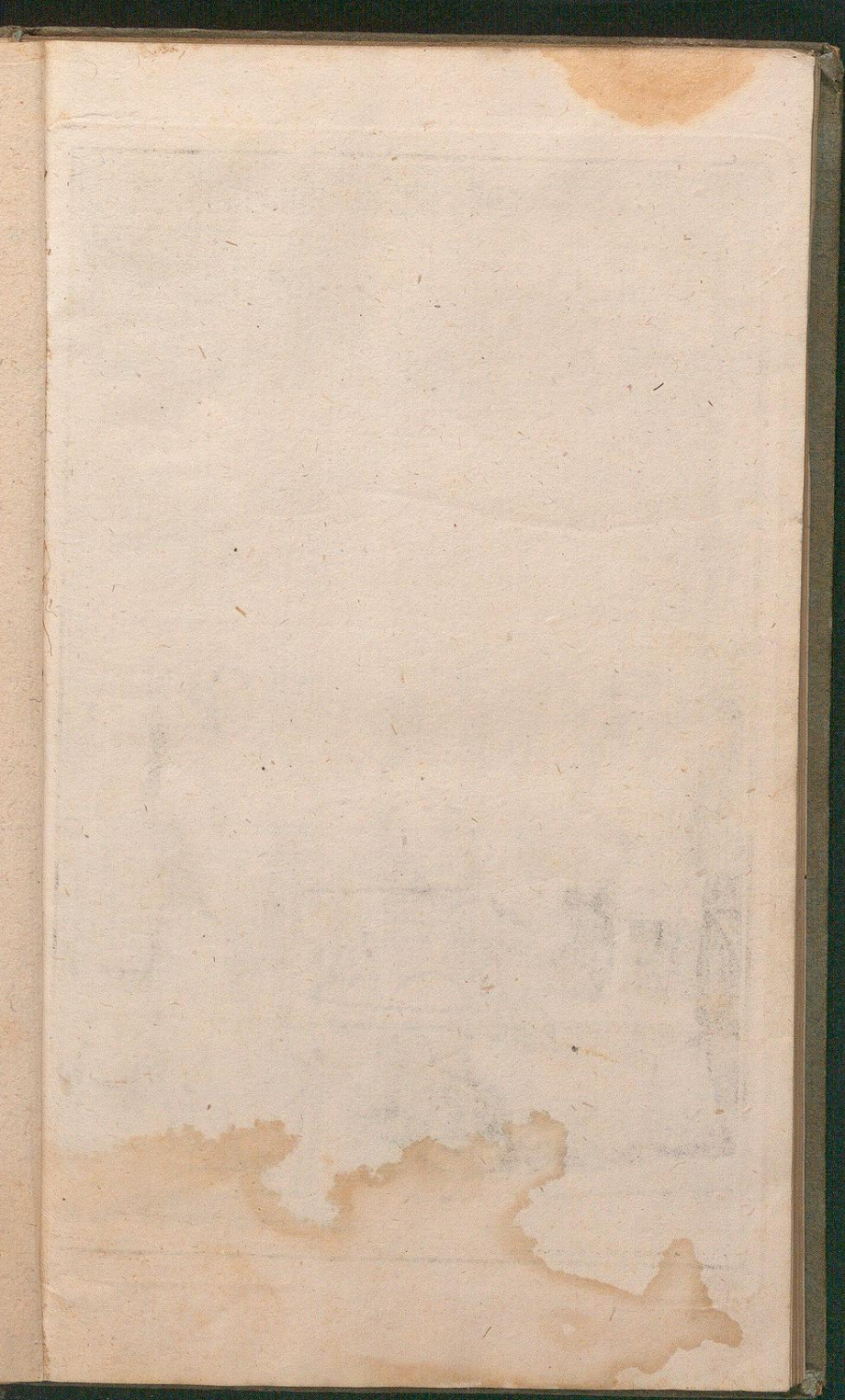
B

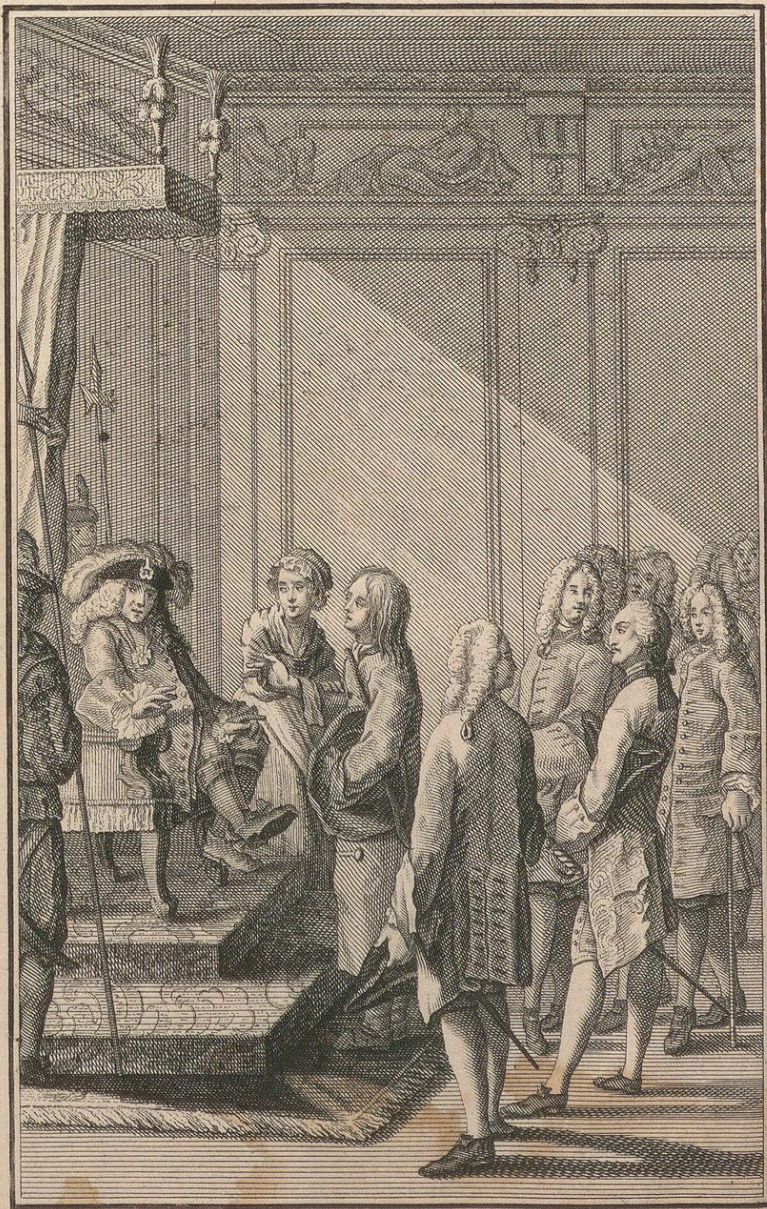


5









COLAS
TOUJOURS COLAS,
COMEDIE
EN TROIS ACTES,

MÉLÉE

DE CHANT ET DE DANSES,

REPRÉSENTÉE

*pour la première fois sur le Théâtre de Vienne,
le Février 1765.*

A L'OCCASION DU MARIAGE

DE SA MAJESTÉ

JOSEPH II.

Roi des Romains & de Germanie, Prince Royal & Héritaire
de Hongrie & de Bohême, Archiduc d'Autriche &c. &c.

AVEC

LA SÉRÉNISSIME PRINCESSE

MARIE-JOSEPHE

DE BAVIERE.

A VIENNE,

CHEZ JEAN-THOMAS DE TRATTNERN,
IMPRIMEUR DE LA COUR.

A 9182

3. Ex



IN: 505.732

ACTEURS.

DON SANCHE Roi d'Ar- ragon.	} le S ^r . <i>Clavareau.</i>
DON HENRIQUE } DON GUSMAN } Gentils- } hommes } de la } Cour.	} les S ^{rs} . <i>Thomassin.</i> } & <i>Charriere.</i>
UNE CHANTEUSE sous le nom de Princesse Ro- fine.	} la D ^{ne} . <i>Chateauneuf.</i>
COLAS amant de Colet- te.	} le S ^r . <i>le Noble.</i>
COLETTE amante de Co- las.	} la D ^{ne} . <i>Clavareau.</i>
MATHURIN amant de Claudine, & amoureux de Colette.	} le S ^r . <i>d'Hercourt.</i>
CLAUDINE amante de Ma- thurin.	} la D ^e . <i>Hédoux.</i>
LUCAS pere de Claudine.	} le S ^r . <i>Hédoux.</i>
LE TABELLION.	} le S ^r . <i>Soule.</i>
UN MAITRE D'HOTEL.	} le S ^r . <i>Durval.</i>

Gentilshommes & autres personnes de la
Cour. Gardes. Payfans & payfanés

La Scène est dans un hameau peu éloigné
de la Cour de Don Sanche.

*Les Ballets liés à la pièce sont de la composition du S^r.
Angiolini au service de L. L. M. M. I. & R. A.*

Cette Pièce est tirée de l'Histoire des Ducs de Bourgogne. En 1721. le P. Du Cerceau Jésuite puisa dans la même source un Drame héroïque, qui fut représenté à Paris par les Pensionnaires du Collège de Louis le Grand, sous le titre de Grégoire, ou les incommodités de la Grandeur. Et depuis les S. Romagnesi et Lelio fils, en ont fait le canevas d'un des actes de leur Pièce des Comédiens Esclaves, * également représentée à Paris en 1726.

Le sujet qu'on traite ici, n'est donc pas neuf, et l'on n'a cherché qu'à le rendre susceptible de chant et de danses.

* Voyez le nouveau Théâtre Italien, Tom. I.



C O L A S
T O U J O U R S C O L A S



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

*Le Théâtre représente un hameau près d'une forêt,
dans laquelle Colas vient choisir un arbre pour le
couper. Point du jour.*

C O L A S *travaillant.*

A I R.

 En travaillant pour ce qu'on aime,
 Le travail est pur agrément... Han!
Et la peine même
Devient contentement... Han!

A 3

Il aiguise sa cognée.

Qu'à son réveil ma bergère
 Pense au fidèle amant,
 Qui, soigneux de lui plaire,
 L'aime constamment.

En travaillant &c.

C'est aujourd'hui la fête de Colette notre amoureuse; j'avons acheté des rubans, dont je voulons enjoliver ce may que je venons abattre pour le planter tout bellement à sa porte avant qu'elle se lève; & j'ons pour ça devancé le jour, à celle fin qu'en se réveillant elle voye tout d'abord une nouvelle preuve de l'amour que j'avons pour elle.

Il se remet à travailler.

S C E N E II.

DON GUSMAN, DON HENRIQUE,
 COLAS *dans le fond du Théâtre.*

D. GUSMAN.

Par quelle fantaisie le Roi nous charge-t-il de la plaisante commission qu'il nous a donnée hier à son coucher? Il faut qu'au moyen

d'un vin préparé nous endormions un pauvre Diable qui nous tombera sous la main, & que nous le faisons conduire à la Cour. En vérité les Rois, tout Rois qu'ils sont, ont quelquefois des idées bien-fingulières.

D. HENRIQUE.

J'ignore ainsi que vous, quelle peut être l'intention du Roi; mais sans porter un regard indiscret sur ce qu'il ne juge pas à propos de nous communiquer, quand mon Maître parle, je ne fais qu'obéir, & j'ose croire qu'à cet égard ma conduite devoit servir de règle. Je soupçonne néanmoins qu'il est question de quelque nouvel amusement que le Roi veut se procurer. Mais quoi qu'il en soit, tâchons de remplir nos ordres. . . J'apperçois ici-près un homme qui travaille à l'entrée de la forêt, & que le hasard semble nous offrir tout-à-propos. Abordons-le. (*ils s'avancent vers Colas*) . . . Bonjour l'ami! Eh quoi, si matin à l'ouvrage?

COLAS.

Oh Dame! je n'avons pas le tems d'être fainéans comme les gens de Cour, nous autres; mais je sommes en revanche récompensés de

nos peines par beaucoup de libarté , par un grand appétit & par une bonne fanté. Mais, avec votre parmission, Messieux, pourions-je vous demander à notre tour ce qui vous fait de si grand matin courir les champs?

D. G U S M A N.

Dis-moi, mon ami, y a-t-il beaucoup de gibier dans cette forêt?

C O L A S (*a part.*)

Ah! voilà donc ce qui leur a de si bonne heure mis la puce à l'oreille; je m'en étois morgué douté. (*haut*) Plût à Dieu qu'il y fût tout renfarmé. Apparemment qu'il va y avoir aujourd'hui encore quelque grande chasse dans nos cantons: il me semble déjà entendre tout ce brouhaha.

A I R.

J'entens le bruit du cor:
 J'entens crier Tayau! Brifaut! Médor!
 La bête est lancée,
 Et dans un moment
 La troupe empressée
 Se met en mouvement.
 La meute chancée,

Et de tous côtés
On crie, on rappelle
Les chiens déroutés.
Tayau, Brifaut!
Ho, ho, ho!
Avec une ardeur nouvelle
La meute reprend;
La bête devant elle
Fuit comme le vent.
Déjà plus lent dans sa fuite
L'animal lassé,
Et par-tout pressé,
S'arrête, & palpite.
Aux abois réduit,
Il vacille, il tombe,
Enfin il succombe,
Il pleure, il gémit:
Mais loin que ses larmes
Vous puissent attendrir,
Vous trouvez des charmes
A le voir mourir.

Ne voilà-t-il pas un biau plaisir, de vous harasser comme des misérables pour voir mourir une pauvre bête, qui ne vous a jamais fait de mal: ça ne vous suffit pourtant pas encore, &

il faut que vous la voyiez déchirer à belles dents par vos gloutons de chiens.

D. HENRIQUE.

Ta morale est aujourd'hui en pure perte, mon bon ami ! Il ne s'agit point-du-tout de chasse, & Don Gusman & moi, nous ne sommes venus de la Cour ici, que pour jouir de l'aurore d'un beau jour, & déjeuner à la fraîcheur. (à D. Gusman) Son gros bon-sens m'amuse. (à Colas) Veux-tu être des nôtres ?

COLAS.

Quelle apparence qu'un pauvre villageois.

D. GUSMAN.

Fais trêve à tes complimens, nous t'en tenons quitte, & mets-toi là.

Ils s'assoyent sur le gazon, & des valets apportent des paniers avec du pain du vin & des viandes froides.

COLAS *en s'assoyant.*

Puisque vous avez l'honnêteté de me traiter de pair & compagnon, tout coup vaille; aussi-bien ça nous baillera de nouvelles forces: mais ne vous en déplaise, Messieurs, il faudra

un tantet se dépêcher ; car je ne pouvons en conscience nous arrêter long-tems. C'est aujourd'hui la fête de Colette notre amoureuse, & je sommes venu abattre ce may pour le planter tout devant sa porte auparavant qu'elle se lève : il se fait déjà biau jour, & vous comprenez bian qu'il n'y a pas à lanterner. (à D. Gusman qui rit) . . . Oh Dame ! Mettez-vous à ma place, & voyez....

D. GUSMAN.

Ah, ah ! Tu te maries donc ? Et la future est jolie fans doute ?

COLAS.

Si elle est jolie ! Ah morgué vantez-vous-en ! C'est la parle du village. Tenez, Messieurs, elle a le plus joli minois qu'on puisse voir. . . . Ce sont des joues varmeilles. . . là... tout comme celles que vos Madames se font peindre. . . C'est un petit air sournois & mutin . . . des yeux . . . jarnigué queux yeux ! . . . un corsage . . . une démarche une jambe comme une biche. . . . Et puis faut voir comme ça jargonne. Oh tatiugué ! il y a de quoi s'émerveiller, & par dessus le mar-

ché, ça n'a pas dix-huit ans. Si Colas que voici, & qui est votre farviteur, a passé les trente, il n'en est morgué pas moins vard, voyez-vous ? Au demeurant je n'avons plus ni l'un ni l'autre ni père, ni mère, attendu qu'ils sont morts.

D. HENRIQUE.

Mais c'est fort-bien fait à toi de te marier, mon garçon . . . allons, buvons à la fanté de ta future.

COLAS.

Allons morgué ! Tope.

D. HENRIQUE.

A I R.

A la fanté de ta Colette,
Ami, viens-ça, fais-nous raison.

D. GUSMAN.

A la fanté de ta Colette,
Ami, viens-ça, fais-nous raison.

COLAS.

A la fanté de ma Colette,
De bon cœur je vous fais raison.

D. HENR. ET D. GUSM. *pendant qu'il boit.*

Que l'Echo répète
Son aimable nom.

A Trois.

Que l'Echo répète
Son aimable nom.

Buvons , chantons à l'unisson,
Vive, vive ce tendron!

Ils boivent.

C O L A S.

Pardi , Messieux, je sommes quasi tenté de vous inviter à nos noces; car vous m'avez, ma foi, l'air d'honnêtes gens. . . . Allons, morgué! à votre fanté, & à celle de Colette itou! (*il boit*) . . . Avez-vous beaucoup de ce vin là? Il doit vous coûter bel & bon, car il est, palfangué, bian meilleur que celui que je payons douze fous au village.

D. G U S M A N.

Ne t'en fais pas faute, mon ami, il y en a plus que tu n'en boiras.

C O L A S.

En ce cas là, buvons. . . . A la fanté du Roi! On dit que c'est un si brave homme.

Je ne l'ons jamais vu; mais est-il vrai, Messieurs, qu'on peut lui parler but-à-but, ... là ... tout comme à un autre homme, & . . . qu'il me parleroit à moi par exemple?

D. GUSMAN.

Certainement. Le moindre de ses sujets lui est cher, & son plus grand plaisir est de les rendre tous heureux & contents.

COLAS.

Morgué! il fait donc bian son métier ce-lui-là . . . Qu'il vive! (*il boit*) Palsanguéne, j'ons envie de l'aller voir avec Colette un jour qu'il fera biau tems. (*il regarde sa bouteille*) C'est jarni une belle invention que le vin! . . . Buvons encore un coup.

Il boit de nouveau, s'affoupit & chante en balbutiant.

A la santé de ma Colette,
Vive . . . vive . . . ce tendron.

Il laisse ensuite tomber sa bouteille & son verre, & s'endort profondément.

D. HENRIQUE.

Le voilà dans l'état où nous le souhaitions. (*aux valets*) Holà! qu'on l'emporte, & qu'on le mette dans la chaise qui attend ici-près sur

le grand chemin. (*à D. Guzman*) Pour nous, remontons à cheval, & suivons-le.

Il s'en vont

SCENE III.

COLETTE seule & sortant du Hameau.

Je me suis levée de bonne heure, & l'on m'a dit que Colas étoit déjà depuis long-tems au bois . . . (*elle rêve*) Qu'y vient-il faire si matin? . . . C'est aujourd'hui ma fête, & je ne l'ai point vu au village! . . . Pourquoi ne pas m'y attendre? . . . Je l'ai dernièrement trouvé, qui jasoit comme une pie avec Pérette notre voisine . . . Qu'est-ce que tout cela veut dire? . . . Me tromperoit-il? . . . (*elle regarde dans le bois.*) Je ne l'apperçois nulle-part . . . Quel soupçon vient me tourmenter!

A I R.

Dans ce même bois

Cent fois

Il me jura d'être fidèle;

Dans ce même bois

D'une ardeur mutuelle

Je l'affurai cent fois.

Forêt paisible,

Témoin de nos serments,

Apprenez les tourments

D'une ame sensible!

Ah! feroit-il possible!

Mais pourquoi m'affliger!

Pourquoi le soupçonner!

Toujours il fut sincère;

Non, son ame n'est point légère.

Dans ce même bois &c.

RECITATIF.

Peut-être en ce lieu solitaire

Il aura voulu se cacher:

Courons le chercher

En voulant s'en aller, elle aperçoit à terre le pourpoint & le chapeau de Colas.

Mais, que vois-je sur la fougère

Je ne me trompe point

C'est son chapeau, c'est son pour point. . . .

C'est le ruban que pour prix de sa flâme,

Et pour gage de mon amour,

Je lui donnai l'autre jour

Ah! Quel trouble soudain s'éleve dans mon ame!

AIR

A I R.

Colas ! Cher Colas !

Ton amante fidèle

T'appèle,

Et tu ne réponds pas !

La crainte m'agite,

Mon cœur palpite,

Colas , Colas !

Envain je l'appèle , hélas !

Quelles allarmes

Pour ce cœur inquiet !

Un trouble secret

Fait couler mes larmes.

Colas ! Cher Colas !

Elle entre dans la forêt en appelant Colas.

S C E N E IV.

LE TABELLION, MATHURIN.

MATHURIN *montrant Colette.*

La-voilà qui s'en va , Monsieu le Tabellion.

B

LE TABELLION.

Tant mieux ; il ne convient pas qu'elle nous voie ensemble Je te disois donc , mon garçon , que je t'ai toujours voulu du bien : je t'en veux encore , & j'espère t'en faire en te procurant par mon crédit au Château , quelque petit emploi : je ne me borne même pas là ; & puisque tu as jeté les yeux sur Colette , je veux aider à ton mariage avec elle. Colette est un parti qui te convient en effet. Elle est sage & jolie ; mais ce qui , suivant moi , vaut encore mieux , c'est qu'elle t'apportera en ménage quatre bons quartiers de vigne. (*Mathurin paroît rêveur.*) Qu'as-tu donc ? Tu viens me dire que tu es amoureux de Colette ; & quand j'approuve ton mariage avec elle , & que je parle de le faire réussir , tu deviens rêveur , & tu restes-là comme une fougère.

MATHURIN.

Ca est vrai , Monfieu le Tabellion , je sommes affolé de Colette , mais

LE TABELLION.

Quoi ? Qu'est-ce ?

MATHURIN.

J'en sommes affolé , vous dis-je , Monsieur le Tabellion ; mais , morgué , je craignons bien que ce mariage - là n'aille à vau l'eau , malgré toute votre bonne volonté pour moi : car premièrement . Colette aime Colas , elle n'en fait point la faine ; & ils disont à tout venant sans barguigner , qu'ils doivent dans peu se mettre en ménage.

LE TABELLION.

Que cela ne t'embarasse pas ; ne suis-je point tuteur de Colette , & peut-elle se marier sans mon consentement ?

MATHURIN.

Secondement . C'est qu'il y a quasi deux ans que je parlons d'amour à Claudaine . Je ne l'aimons plus , ça est vrai ; mais m'est avis qu'il faudra bien que je l'épousions malgré nos dents ; car , voyez - vous , Monsieur le Tabellion , je lui avons baillé des présents , j'en ons reçus d'elle ; & ça fait que je crois un engagement entre nous.

LE TABELLION.

Ne fois point en peine, on te tirera encore de là. Tu n'auras qu'à dire à tout le monde, que tout ce que tu as fait, n'a été que pour te divertir.

MATHURIN.

Est-ce que ça suffit, Monsieur le Tabellion ?

LE TABELLION.

Oui : fais seulement ce que je te dis, je me charge du reste, & te répons de tout.

MATHURIN.

Oh ! si vous en répondez, il faut bien que ça soit. Que ne suis-je aussi habile homme que vous, Monsieur le Tabellion !

LE TABELLION.

Cela n'est pas aussi aisé que tu te l'imagines, mon garçon. (*il aperçoit Colette.*) . . . Mais je vois revenir Colette, souviens-toi, quand il en fera tems, de la leçon que je t'ai faite. En attendant je te laisse : profite du moment.

SCENE V.

MATHURIN, COLETTE,
CLAUDINE *qui survient.*

MATHURIN.

Bon jour , Mamfelle Colette ! C'est votre fête, & je vous charchions pour

COLETTE.

N'as tu pas vu Colas , Mathurin ? Je le cherche.

MATHURIN.

Vous ne me charchiez pas, moi , n'est-ce pas , Mamfelle Colette ?

COLETTE.

Oh, cela est vrai !

MATHURIN.

Ca feroit pourtant moi que vous charcheriez, si vous charchiez celui-là qui vous aime le plus. Que vous êtes farouche !

COLETTE.

Pourquoi me dire des injures, Mathurin ? Je vous l'ai déjà signifié , je n'ai point d'amour

pour vous ; passe pour de l'amitié, si cela vous contente, je le veux bien ; mais je ne faurois faire plus. Tenez, je n'ai qu'un cœur, & je l'ai donné à Colas. Dame ! ce n'est pas ma faute : après tout, je ne vous ai pas dit de m'aimer. Et puis n'avez-vous pas votre amoureuse ? C'est Claudine, tout le Village le fait bien peut-être, vous l'aimez depuis long-tems, & vous ne pouvez en aimer deux à la fois.

MATHURIN.

Mais vous vous trompez, Mamselle Colette ; je n'aimons point Claudine : j'ons quelquefois batifolé avec elle, ça est vrai ; mais ça n'étoit que pour rire, & comme qui diroit . . . là . . . par mode d'amufette. Pour quant à vous, ça est bian différent, car c'est ma foi tout de bon que je vous aimons.

COLETTE.

Ce que vous me dites-là, est bien-malhon-nête, Mathurin.

MATHURIN.

Oh point du tout!

Claudine paroît & écoute.

T R I O.

C'est vous seule que j'aime,
Colette! aimez-moi,
Aimez-moi de même;
Claudaine n'a point ma foi

C O L E T T E.

Si j'ai su vous plaire,
C'est malgré moi;
Je n'y saurois que faire,
Et Colas a ma foi.

M A T H U R I N.

Inhumaine!
Vous riez de ma peine,
Quand je grille pour vos appas.

C O L E T T E.

J'aime Colas!
Votre amour me chagrine:
Adressez-vous à Claudine,
Allez, croyez-moi.

M A T H U R I N.

Claudine n'a point ma foi.

Claudine s'approche

CLAU DINE.

Quel langage!

Ingrat!

Scélérat!

Quel outrage!

Dis, suborneur,

Ne m'as tu pas donné ton cœur?

MATHURIN.

Bon, bon, c'étoit pour rire.

CLAU DINE.

Qu'oses-tu dire!

Ah, ne le croyez pas!

MATHURIN.

Ah, ne l'écoutez pas!

} à Colette.

CLAU DINE *menaçant Mathurin.*

Attends, tu verras.

MATHURIN.

Tarare!

On s'y prépare;

Vous n'avez qu'à venir.

CLAUDINE.

Ciel! Que dois-je souffrir!

MATHURIN à Colette.

Colette! Je vous aime
Plus que moi-même.

CLAUDINE à Colette.

C'est un menteur,
C'est un trompeur.

A T r o i s.

CLAUDINE.

Ah, ne le croyez pas!

MATHURIN.

Ah, ne l'écoutez pas!

COLETTE.

Ne craignez rien, je le répète,
Colas a ma foi.

MATH. ET CLAUD.

Ayez pitié de moi!

COLETTE.

Colas a ma foi.

MATH. ET CLAUD.

Ayez pitié de moi!

COL. à Claudine.

Ne foyez point inquiète,

J'aime Colas.

CLAUD. à Colette.

Ah, ne le croyez pas!

MATH. à Colette.

Ah, ne l'écoutez pas!

MATH. ET CLAUD.

Ayez pitié de moi!

COL. à Claudine.

Ne craignez rien. (à Math.) Oh laissez-moi.

FIN du premier Acte.



A C T E II.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente un vaste Salon magnifiquement orné; Colas superbement vêtu, est assis sur le Trône, les Courtisans sont rangés des deux côtés, & D. Sanche est parmi eux.

D. SANCHE, D. HENRIQUE, DON GUSMAN, Courtisans, Gardes.

COLAS s'éveillant.

Qu'est-cé que tout ça ? D'où diantre venons - je ici ? Quel éclat m'ébaubit ? C'est morgué comme si je regardions le soleil face - à - face Comment mon pourpoint de laine est-il devenu tout d'or ? . . . Quel accoutrement . . . Est ce bian toi, Colas ? . . . Je me tâtons, & je ne pouvons le croire (*il examine les Courtisans*) Qui sont ces godelureaux qui me regardont de tous leurs yeux ? . . . (*ils s'inclinent.*) . . A quoi bon toutes les courbettes qu'ils me font à qui mieux mieux ? (*Il ôte son chapeau.*) Jarni, on

m'a jeté, je crois, toute une mouture sur la tête, & j'y ons la chevelure d'une douzaine de personnes tout du moins. (*il regarde son plumet.*)
 Oh, oh! m'est avis qu'on a déplumé toutes les oies du village pour en emplumer ce chapiau
 (*il regarde son Ordre.*) D'où venont tous ces petits miroirs qui me brandillont sur la poitrine?
 . . Qu'est-ce que tout ça veut dire?

Il demeure dans un état de surprise qui le rend immobile.

D. SANCHE à D. Gusman.

Avez-vous eu soin de faire dire au village, que si quelqu'un avoit des plaintes à faire, il eût à se présenter?

D. GUSMAN.

Vos ordres sont exécutés, Seigneur, & vous verrez tantôt arriver ici une bonne fille, pour demander justice de son amant, qui veut la quitter pour Colette, l'amoureuse de Colas.

D. SANCHE.

Fort bien. (*à Colas*) Le divertissement que vous avez ordonné pour la Princesse Rosine,

est tout prêt, Seigneur, & elle va se rendre dans ce Salon.

C O L A S.

En voici bian d'une autre ! Quoi, queu divartissement ? je n'ons morgué point envie de rire, entendez vous ? Et je ne connoïssons ni Prince, ni Princesse, ni raïfin, ni raïfine.

D. S A N C H E.

Ah Seigneur, quel étrange langage ! Est-ce bien vous qui parlez ?

C O L A S.

Oui, morgué ! c'est moi qui parle.

D. S A N C H E.

Daïgnez vous souvenir, Seigneur, de ce que vous vous devez à vous-même. Pardonnez si j'ose ici vous le rappeler, mais pensez qu'un Roi ne doit jamais manquer à sa parole sacrée. Vous avez fait demander la Princesse au Duc son père par vos Ambassadeurs : si la bonne foi étoit perdue sur la terre, ce seroit dans le cœur des Monarques qu'on devroit la retrouver. Songez donc, grand Alphonse

C O L A S.

Queu chien de galimatias !

A I R.

Ah, quels cerveaux!

Morgué, c'est faux.

Ca me boute en colère;

Je suis fils de mon père,

Colas est mon nom;

Et je n'en ai point d'autre; non.

Je vous le dis à la franquette,

C'est Colette

Que j'aimons,

Et c'est elle que j'époufons.

D. SANCHE, D. HENR. D. GUSM.

Grand Alphonse

C O L A S.

Ah quels cerveaux &c.

Faut-il vous le répéter? Oh bien, je vous le difons encore; je nous appelons Colas; c'est le nom que mon parrain m'a donné; c'est Colette qui est notre amoureuse; c'est elle que j'ons demandée en parlant tout de gô à fa parfonne; c'est elle que j'ons préparée à la grande Simone qui a dix bons arpents de terre. Je me gauffe de tout ce que vous pouvez me conter; & je refuferions pour Colette jusqu'à la fille même de

notre Bailli. Si cet Alphonse, grand ou petit, a promis à cette Princesse, dont vous clabaudez tant, il n'a qu'à tenir sa parole, il fera bien ; mais pour quant à nous, je tiendrons morgué la nôtre en dépit de vous tous tant que vous êtes.

D. GUSMAN à D. Sanche.

Ne voyez-vous pas que le Roi veut s'amuser . . . Mais, voici la Princesse.

Une chanteuse de la Cour, habillée en Princesse, entre avec sa suite, fait une profonde révérence à Colas, qui la lui rend d'un air gauche; elle va s'asseoir à côté de lui, & sur-le-champ on entend une Simphonie qui est suivie d'un Ballet, après lequel D. Sanche dit à D. Henrique.

D. SANCHE.

Vous avez la voix belle, Don Henrique, & le Roi vous entendra avec plaisir, j'en suis sûr.

D. HENRIQUE.

Après une profonde révérence à Colas.

A I R.

Mon cœur amoureux

Pour une ingrate, hélas! brûle de mille feux.

Fils de Cypris signale ta puissance!

Prends ton Carquois, lance tes traits,

Et vange-moi de son indifférence.

De Cythérée elle a tous les attraits,

Des Graces elle a tous les charmes :
 Fais qu'elle te rende les armes,
 Et pour mieux assurer un triomphe si beau,
 Dieu d'Amathonte, allume, allume ton flambeau.

COLAS. *a part.*

Oh pardi c'est trop fort ça. Je pensions qu'il n'y avoit que mes yeux qui me trompiont ; mais morgué, m'est avis que mes oreilles ne valent pas mieux : car je commençons à ne plus rian entendre, à leur langage : *mille feux . . . si pris . . . car quoi . . . cithernée . . . Dieu de ma tante . . .* Queu chien de baragouin ! je n'y comprennons goutte.

D. SANCHE. *à part.*

Oh je le crois. (*haut*) C'est pourtant le langage de l'Opéra.

COLAS.

Je ne connoissons point ce pays-là, je ne sommes jamais sorti de notre village, & je ne parlons de langage que celui-là qu'on nous y a appris.

LA PRINCESSE *se levant.*

Vous avez hier témoigné, Seigneur, que vous souhaitez m'entendre chanter ; vos moindres volontés font des ordres pour moi, je vais vous obéir ; & comme vous aimez la vie champêtre, je tâcherai de vous tracer une partie des agrémens qu'elle offre.

Colas exprime sa surprise par ses gestes.

A I R.

Les doux Zéphirs
Par leurs soupirs
Agitent les feuillages
Des bocages.

Le tendre son

De la musette

Se répète

Dans le vallon.

Sur l'herbette

L'agneau bondit

Et fuit

Sa mère.

Sous un ormeau

Gardant son troupeau,

La bergère

C

Voit son berger ,
 Que d'un pas léger
 Amour guide vers elle :
 Mais quand le déclin du jour
 Pressant son retour
 Au hameau la rappelle :
 Vois, dit il , ce ruisseau charmant ,
 Qui dans cette plaine riante
 Coule , serpente
 Et s'en éloigne en murmurant ;
 Qu'il peigne à ton cœur mon tourment
 Et la douleur cruelle ,
 Que ton berger fidèle
 Epreuve en te quittant

C O L A S.

(*à part*) Queu diantre est-ce que tout ça signifie? Faut pourtant être poli, car on l'entend du-moins celle-là (*haut*) Madame, en vérité vous dites ça comme un papier de musique . . . Je ne veux pas manquer de vous assurer que c'est un plaisir que de vous acouter, & que je voudrions pouvoir

Tandis que colas parle, un homme
 entre, & dit quelque chose à
 l'oreille à D. Gusman.

L A P R I N C E S S E.

Je suis trop heureuse, Seigneur, si j'ai pu vous plaire.

D. G U S M A N *à Colas.*

Un payfan & une payfane du prochain village vous demandent audience, Seigneur: ils ont, disent-ils, des plaintes à faire, & viennent implorer votre justice. Le manant s'appéle Lucas, & sa fille qui l'accompagne se nomme Claudine. Ordonnez-vous qu'ils entrent ?

C O L A S.

Lucas! Claudaine! Ah morgué! je les connoissons très-bien; & je varrons du-moins quelqu'un de raisonnable.

S C E N E III.

LUCAS, CLAUDINE, & *les acteurs précédens.*

Q U A T U O R.

LUCAS ET CLAUDINE *en se prosternant.*

Soyez-nous propice!

Seigneur, écoutez-nous!

Nous demandons justice,

A vos genoux.

D. HENRIQUE.

Levez - vous.

LUCAS.

Claudaine!

Il a la maine

De Colas.

Tous Deux

C'est Colas.

D. HENRIQUE.

Non pas,

C'est le Roi.

COLAS.

Si fait.

C'est moi.

D. HENRIQUE.

Au fait.

CLAUDINE.

De Mathurin j'ons à nous plaindre ;

Je devions nous marier,

J'ons cru pouvoir nous y fier ;

Mais il dit qu'il n'a songé qu'à feindre.

LUCAS.

Voyez, si ça peut être vrai?
Ca fera deux ans au mois de may
' Qu'à nous, en tant que son père,
Il vint parler de cette affaire.

CLAUDINE.

De plus il m'a fait des présens,
Tantôt me baillant des rubans, . . .

LUCAS.

Et de plus une Colerette

CLAUDINE.

Ou bien mettant dans ma pochette
De biaux lacets
Pour nos corfets.

LUCAS.

Alle soignoit sa Bargerie,
Aux champs, à la prairie,
Lui portoit ses repas.

COLAS.

Morgué c'est vrai Lucas!

LUCAS ET CLAUDINE.

C'est Colas.

D. HENRIQUE.

Non pas,
C'est le Roi.

COLAS.

Oui, c'est moi.

D. HENRIQUE.

Poursuivez,
Abrégez.

CLAUDINE.

De plus, d'une guimbarde,
D'un flageolet que j'avions acheté,
D'un biau chapiau, d'une cocarde
A mon tour je l'ons regalé.

LUCAS.

De plus encore,
A l'eau
Alle menoit son troupeau,
Parfonne ne l'ignore.

COLAS.

Morgué c'est vrai Lucas!

LUCAS ET CLAUDINE.

C'est Colas.

D. HENRIQUE.

Non pas,
C'est le Roi.

COLAS.

Oui, c'est moi.

D. HENRIQUE.

Poursuivez,
Finissez.

CLAUDINE.

De plus, dans une maladie
Combien lui rendis-je de soins!

Ils en ont tous été témoins.

Après cela, n'est ce pas perfidie

De rompre ainsi dans un moment ?

Cependant

Le volage

A Colette aujourd'hui . . . hi hi

S'engage. (*elle pleure.*)

COLAS.

A Colette ! Qui ? Lui ?

LUCAS ET CLAUDINE.

C'est Colas.

D. HENRIQUE.

Non pas,
C'est le Roi.

COLAS.

Oui c'est moi.

CLAUDINE.

Et moi pauvrete!

Pour Colette

Il me plante-là, ha , ha!

Elle pleure.

LES COURTISANS *vians.*

Ha, ha, ha!

LUCAS ET CLAUDINE.

Seigneur, souffrirez-vous cela? ha, ha!

Soyez nous propice;

Justice, justice!

COLAS.

N'en doutez pas,

S'il ne tient sa promesse

Je lui romprai les bras,

N'ayez plus de tristesse.

LUCAS ET CLAUDINE.

C'est Colas.

D. HENRIQUE.

Non pas,

C'est le Roi.

COLAS.

Oui, c'est moi.

TOUS.

Ah, le bon Roi! Ah, le bon Roi!

D. SANCHE à Colas.

Défiez-vous de la flaterie, Seigneur! c'est une peste qui n'infecte que trop les Cours. Pour moi, qui fais gloire d'être plus vrai que courtifan, je ne puis m'empêcher de vous représenter que vous ne pouvez pas décider ainsi sans avoir entendu les parties. Tout ce que cette fille & son bon homme de père vous ont dit, prouve-t-il qu'il y ait eu entre Claudine & Mathurin un engagement formel? y a-t-il quelque contract, quelque promesse par écrit, quelque autre

COLAS.

Comment morgué! des promesses par écrit? Est-ce qu'il en faut à votre avis? Est-ce qu'un bout de papier de plus ou de moins fait l'affaire? Et quand on a dit oui, ne doit-ce pas être oui sans écriture? ça seroit bian honteux & bian malhonnête qu'il fallût écrire sa parole.

D. SANCHE.

Mais, Seigneur, toute la Jurisprudence

COLAS.

Oh prudence, prudence, & tout ce qu'il vous plaira! Je ne savons ce que c'est que de tourner autour du pot; il n'y a qu'un mot qui farve: il faut jarnigué qu'il épouse Claudaine, ou suffit, vous m'avez demandé mon avis, & je vous le baille.

D. SANCHE.

Daignez vous souvenir que la loi

COLAS.

Oh! je sommes honnête homme; on prend l'âne par le licou & l'homme par sa parole, entendez vous? Il n'y a parsonne au village, qui ne fache ça tout aussi bian que moi; c'est la bonne justice que celle-là; je ne savons pas comme est celle de la Cour, vous l'apprenez dans de gros livres vous autres; mais pour nous qui ne connoissons ni A ni B, nous la tirons de-là (*il montre son cœur.*) Enfin, si Mathurin n'épouse Claudaine, après ce qui s'est pas-

fé, c'est un mal-appris, & il varra, morgué, ce qui en arrivera.

D. SANCHE.

Puisque vous le voulez absolument, Seigneur, je me garderai bien de m'opposer davantage à votre volonté . . . Mais il est tems de penser aux préparatifs de votre mariage. (à Lucas & à Claudine.) . . . allez bonnes gens, retournez à votre village, portez-y la nouvelle de la justice que le Roi vous a rendue, (*en montrant Colas.*) & celle de son union avec une Princesse qui, ainsi que lui, s'intéressera toujours à votre bonheur.

Colas veut s'avancer vers eux ; les courtisans forment un cercle qui l'en empêche ; & Lucas & Claudine sortent avec D. Henrique en disant.

LUCAS

ET

CLAUDINE.

Mais, c'est pourtant Colas!

SCENE IV.

D. SANCHE , LES COURTISANS ,
COLAS, *un Maître d'Hôtel.*

LE MAITRE *d'Hôtel à Colas.*

Seigneur, vous êtes servi.

COLAS.

Plaît-il ? Et de quoi suis-je servi ?

LE MAITRE *d'Hôtel.*

Le dîné est prêt, Seigneur, & vous pouvez
vous mettre à table quand il vous plaira.

COLAS.

Le dîné, dites-vous ? Passe encore pour
ça Allons

Il veut s'en aller; on
entend tout à
coup un bruit
d'instruments
de guerre, qui
l'en empêche
& le rend in-
terdit.

SCENE V.

D. HENRIQUE & les acteurs précédens.

D. HENRIQUE *entrant avec précipitation.*

Aux armes , aux armes !
Tout est en allarmes ,
L'ennemi de toutes parts
Menace nos remparts.

T O U S *répètent.*

Aux armes , aux armes !

D. HENRIQUE *à Colas.*

Tout est en allarmes.

T O U S *répètent.*

Aux armes , aux armes !

L'ennemi de toutes parts
Menace nos remparts.

D. HENRIQUE.

La Trompette guerrière
Vous appelle aux combats ,

Couverts de sang & de poussière
Nous suivrons vos pas.

COLAS.

Que de fracas ! que de fracas !

T O U S *répètent.*

Aux armes, aux armes!

Tout est en allarmes.

D. HENRIQUE.

Favoris de Mars!

Volez à la gloire,

Et que la victoire

Suive vos Etendards !

T O U S *répètent.*

Volons à la gloire

Et que la victoire

Suive nos Etendards.

D. HENRIQUE à Colas.

Dans la noble carrière

Guidez vos Guerriers

COLAS.

J'ai l'ame peu guerrière,
Marchez les premiers.

T O U S *répètent.*

Aux combats, aux combats
Nous suivrons vos pas

D. HENRIQUE *à Colas.*

Déjà tout se prépare
A vous imiter

T O U S *répètent.*

Aux combats, &c.

COLAS.

Quel tintamare!

De cette bagarre

Tâchons de profiter;

Et pour fortir d'embarras,

Gagnons la porte.

D. HENRIQUE *aux Gardes.*

Tôt, qu'une Escorte

Accompagne ses pas!

COLAS.

Que le Diable t'emporte,

Et te casse les bras!

D. HENRIQUE *aux Gardes.*

Gardez la porte,

Suivez ses pas,

Ne le quittez pas.

COLAS *en courant de tout côtés.*

Que le Diable t'emporte,

Et te casse les bras!

D. HENRIQUE & *Tous en le suivant*

Suivez

Suivons

Ne le quittez

Ne le quittons

} ses pas.

} pas.

COLAS.

Que de fracas!

Quel embarras!

D. HENRIQUE & *Tous.*

Suivez

Suivons

} ses pas

Colas s'échape, & tout le monde le fuit.

FIN du second Acte.

ACTE



ACTE III.
SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente le même hameau & la même forêt, qu'on a vus au commencement du premier acte.

On rapporte Colas endormi au même endroit d'où on l'a emporté.

COLAS seul & se réveillant.

A I R.

Ou suis je !

Que vois-je ! Quel prodige !

Est-ce moi !

Eh quoi !

Ai-je eu quelque vartige ?

Je le croi

Ma foi.

A ma vue

En peu de tems

Que d'objets plaisans

Ont passé la revue !

Ai-je mes cinq sens ?

Ai-je la barlue ?

D

Suis-je éveillé?

Suis-je enforcélé?

Ou fuis-je?

Que vois-je? Quel prodige!

Est-ce moi?

Oui ma foi!

Oui c'est moi.

Il se met les mains sur les yeux
pendant quelques moments
& rit ensuite.

Ha ha ha! je vois ce que c'est; j'aurons ce matin bu trop d'un coup en déjeûnant avec ces Messieux qui se feront en allés, pendant que je dormions comme un loir (*Il se frotte les yeux & s'étend*) Pargué! j'ons fait un biau rêve M'étoit avis qu'on vouloit que je fussions Roi d'un Royaume, que tous ces flandrins de Courtisans m'entourient comme une bête rare, qu'ils me regardient avec de grands yeux, & qu'ils voulient absolument que j'époufisse je ne fais quelle Princesse . . . Morgué, comme j'étiens brave! . . . Du d'or par-ci, du d'or par-là Et puis une grande halle plus grande que notre grange avec tout plein de brinborions . . . Et puis après des chantres, des ménétriers & des ba-

ladins . . . Et puis Lucas & Claudaine itou ,
qui nous font venus voir . . . Et puis enco-
re du tintamare de la guerre , des trompettes ,
des piffres , des tambours , & que fais-je com-
bien d'autres histoires Oh palfangué !
c'est trop drôle . . . Et puis je nous sommes
gourmé avec tout le monde , & je vous les
avons tous bravement envoyés au barniquet . . .
Et puis j'ons bian bu & bian mangé . . . Et
puis malgré eux & malgré leurs dents , j'ons
toujours gardé notre foi à Colette . . . Oh
morgué , ça me plaît ça . . Et puis . . Mais jarnon-
bille à propos de Colette ! Que va-t-elle pen-
ser . . . Le jour est déjà avancé , il est je ne
fais quelle heure , je ne l'ons pas vu de la
journée , & si pourtant c'est sa fête . Il fera
trop tard pour aller planter ce may devant
sa porte , & il faudra bian nous contenter d'un
petit compliment que je lui tournerons en lui
baillant nos rubans Reprenons belle-
ment notre pourpoint & notre chapiau , & al-
lons la charcher sans tarder davantage . . .

Il entre dans le hameau par un côté
Colette sort de l'autre , & Mathu-
rin la suit de loin sans en être
aperçu .

SCENE II.

COLETTE, MATHURIN.

COLETTE.

Ah, Lucas! Lucas! qu'ès-tu venu m'apprendre! Ta maudite nouvelle m'a pour toute ma vie navré le cœur. Eh quoi! Colas épouse une grande Dame & me délaisse! Hélas! je ne suis point surprise qu'elle soit tombée amoureuse de lui, il est fait pour plaire... Mais comment a-t-il pu m'oublier dans un moment... Ah! malheureuses richesses! Ah, Colas! Colas... Après cela fiez vous aux amants, ce font tous des trompeurs.

MATHURIN *qui écoutoit.*

Nennin, nennin, Mamselle Colette! Ce ne font pas tous des Colas.

COLETTE.

Ce langage là ne vous va point du tout Mathurin, &...

MATHURIN.

Oh que si fait! Il y a bian de la différen-

ce. Je vous l'ons déjà dit, je n'avons jamais aimé Claudaine que pour rire.

COLETTE.

Ah! qui l'auroit cru, Mathurin! Ne suis-je pas bien à plaindre?

MATHURIN.

Eh oui, oui, comme ça. Mais morgué ce n'est pas assez: faut vous vanger, Mamselle Colette! Tenez, quand vous vous lamenteriez d'ici à l'an qui vient, ça ne changeroit pas un fétu à la chose, & Colas n'en feroit que des gorges chaudes; mais s'il s'apparçoit que vous ne vous souciez pas plus de lui que de ça, oh Dame! il en enragera de bon cœur, c'est moi qui vous le dis.

A I R.

Si Colas a pu changer,
 Il faut changer de même;
 C'est le moyen de vous vanger,
 Suivez ce système,
 Et, pour bien le faire enrager,
 Aimez qui vous aime.

Il est trompeur,
 Je suis sincère,

Et de vous plaire
Je fais tout mon bonheur.

COLETTE.

Vos conseils peuvent être beaux & bons,
Mathurin; mais je ne puis maintenant penser
qu'à ma douleur.

MATHURIN.

Allez, allez, ça se passera; & si j'étions
assez chanceux

COLETTE.

Vous m'ennuyez, Mathurin, laissez-moi,
je vous prie, nous nous reverrons.

MATHURIN *en s'en allant.*

Elle n'est pas encore apprivoisée.

SCENE III.

COLETTE *seule.*

Elle s'assied sur le Gazon, lève les yeux
au Ciel, tire de sa poche un petit car-
ton, le regarde & en ôte ce qui s'y
trouve.

Voici les présents de l'infidèle: voilà ce mou-
choir qu'il me rapporta un jour de la
ville; voici des rubans, des boucles, des la-
cets, . . . Ah! je ne veux rien garder de tout

ce qui peut me rappeler le souvenir d'un perfide.

Elle chiffonne le mouchoir, le remet dans le carton avec le reste, le jète avec dépit & se met à pleurer.

A I R.

Ah! Que-je suis à plaindre!

Ah! Je ne puis contraindre

Ma douleur.

A mon bonheur

Chacun portoit envie:

Mais, quel changement!

L'inconstant

Me délaisse & m'oublie,

Hélas! Je l'aimois tant!

Et dans le moment

Qu'il cause mon martire,

Je l'aime encore & je soupire.

Elle aperçoit Claudine.

SCÈNE IV.

COLETTE, CLAUDINE.

COLETTE.

Mais voici Claudine. Cachons-lui mon dépit, & tâchons d'apprendre plus au long ce qu'ils ont vu à la Cour, Lucas & elle.

. . . Dieu vous garde Claudine! On dit que vous avez été à la Cour.

CLAU D I N E.

Voires si j'y ons été! & tout des plus belles encore. Ah, Colette! que j'y ons vu de chofes! que j'y ons vu de chofes! C'étoit une grande grande chambre, où il n'y avoit pas de murs, c'étoit tout de belle foie comme la robe que la Dame de notre village porte aux grands jours. Avec des miroirs . . . Oh, tians Colette! on en feroit plus de cent des nôtres d'un de ceux-là, on s'y voit depuis les pieds jusques par dessus la cornette . . . Et puis le pavé étoit si uni, si uni, que j'ons cru être sur la glace; & tout ça étoit rempli de Monfieux si bian attifés, & qui se tenient si droit, si droit, qu'ils aviont l'air de poupées. Il y avoit auffi des Madames, qui aviont toutes le vifage de même couleur; & dans le fond de la chambre étoit une grande chaise. Il falloit monter des degrés pour aller s'y asseoir, alle avoit des rideaux tout des deux côtés & encore par dessus; & Colas s'y quarroit bravement avec un habit tout doré comme le coq d'un clocher. Oh que ça étoit biau,

Colette ! il falloit voir queux honneurs qu'on lui faisoit ; ce n'étoit ni plus ni moins que s'il étoit le Roi ; aussi ils disoient tretsous qu'il l'étoit.

C O L E T T E.

N'a-t-il pas parlé de moi, Claudine ?

C L A U D I N E.

Oh non ! pas tant seulement un tantinet. Il avoit voirement bian d'autre besogne. On lui a dit qu'il falloit qu'il nous écoutât. J'ons d'abord fait de grandes révérences jusqu'à terre , après ça je nous sommes plaints de Mathurin ; & quand j'ons eu tout dégoisé , il a dit qu'il falloit qu'il m'époufît, ou qu'il varroit biau jeu. Il y avoit là un biau biau Monsieu, qui a voulu l'obstiner ; mais Dieu fait comme il vous lui a rivé son clou. Quand ça a été fait , j'ons voulu le remarcier comme de raison , & lui parler encore ; mais ils ne nous en ont pas baillé la licence , & ils nous avont signifié de nous en revenir tout bellement au village pour y dire que le Roi & Colas vont que je fois la ménagère de Mathurin , & que Colas va se marier avec une Madame qu'ils appellont Princesse.

COLETTE.

Hélas ! je ne puis donc plus en douter, Colas m'abandonne. Ah ! devois-je m'y attendre !

CLAUDINE.

Oh Dame ! ils font tous bâtis comme ça !
Est ce que je ne l'éprouvons pas itou ?

A I R.

Etre volage
Est leur partage ,
Nous tromper font des jeux
Pour eux :
Voilà les hommes.

Par leurs discours ils venont nous piper ,
Et nous , pauvrettes que nous sommes !
Nous nous laissons attraper.

Mais par leurs feintes caresses
Quand ils ont su gagner notre cœur ,
Ils se gaussent de nos foibleffes
Et se moquent de notre ardeur.

Par une amorce qui l'attire
Ainsi l'oiseau se prend , & perd sa liberté ,

Et l'oïfeleur ne fait que rire
De fon trop de crédulité.

Dans le tems où nous fommes ,
Voilà les hommes.

Mais je m'amufe ici , & mon père m'at-
tend . . . Adieu , Colette ! il faut bian fe con-
foler de tout.

COLETTE.

Oh non , je ne m'en confolerai jamais.

SCENE V.

COLAS, COLETTE, &c. *enfuite*
MATHURIN.

Dès que Colette entend la voix de Colas
elle fe cache le vilage de fon tablier, lui
tourne le dos quand il s'approche , & ne
le regarde point de toute la Scène.

COLAS *des rubans à la main.*

Je te trouvons donc enfin, ma chère Colette,
je te cherchons par-tout pour te présenter
ces rubans & Qu'as-tu donc ? Tu
pleures ! Que t'est-il arrivé ?

COLETTE.

Va, garde tes rubans, perfide, & ne viens point insulter à ma douleur ! Veux-tu toi-même m'apprendre ton infidélité ? laisse-moi, cours à tes nouvelles amours ; & si la fortune a pu t'éblouir, vas en jouir loin de la malheureuse Colette.

COLAS.

De quelle perfidie, de queux nouveaux amours, & de quelle fortune voulez-vous parler ? Il n'est pas question de ça.

COLETTE.

Va, dis-je, ingrat ! Claudine & Lucas m'ont tout appris.

D U O.

Fuis pour jamais,
Amant volage & traître !
A mes yeux garde toi de paroître !
Fuis, & me laisse en paix.

COLAS.

Parle, inhumaine !
Regarde-moi,
Et dis pourquoi
J'ai mérité ta haine ?

Que je suis malheureux!

Cruelle!

COLETTE.

Infidèle

Vas, quitte ces lieux.

Mathurin paroît

A D e u x.

Est-il possible!

Ah, quel tourment

Mon cœur sensible

Epreuve en ce moment!

MATHURIN.

Ils se querellent, ça va bien, l'iau est trouble, & je pourons pêcher ce poisson-là.

COLAS.

Mais est-il bien possible, ma chère Colette, que tu puisses me condamner sans vouloir m'écouter, & sans que je sache pourquoi? Toi qui as toujours été si bonne, si compassionneuse, tu ne veux tant-seulement pas me regarder, & tu t'obstines à cacher ton joli petit visage. Vois du-moins ces rubans: je voulions ce matin en enjoliver un may pour ta fête; un accident, dont je ne nous doutions pas plus que de nous aller jeter à l'iau, est venu tout au travers des choux, je n'ons pu résister....

COLETTE.

Ah! je ne le fais que trop que tu n'as pu résister ; va , te dis-je , s'il m'arrive jamais d'avoir souvenance de toi, ce ne fera que pour détester la perfidie & les perfides ; & c'est pour commencer à te punir de ta déloyauté, que je me donne dès demain à Mathurin.

MATHURIN *s'avancant.*

C'est morgué bian fait ça ; voilà comme il faut les accommoder ces Olibrius !

COLETTE.

Ah! . . . Je ne vous croyois pas si près, Mathurin.

MATHURIN.

Si fait , si fait , j'ons tout entendu.

TRIO.

COLAS à Colette.

Regarde-moi du-moins.

COLETTE.

Inutiles soins.

MATHURIN.

Laissez-là ce perfide ;

Venez , vous trouverez en moi,

Ma foi,

Un amant plus solide.

COLAS à Colette.

Qui moi Parfide!

Pourquoi?

Quelle erreur vous guide?

MATHURIN.

Venez, laissez-là ce perfide.

COLETTE.

Oui, dès demain

Colette te donne la main.

COLAS.

Quoi, dès demain

MATHURIN.

Oui, dès demain.

A T r o i s.

COLE. }
 } *a Math.* } Oui, dès demain

COL. }
 } } Colette te donne la main.

MATHURIN. }
 } } Quoi, dès demain

MATHURIN. }
 } } Colette te donne la main!

COLAS. A toi

MATHURIN. A moi

COLAS. A lui

COLETTE. Oui

COLAS

La }

COL. ET MATH. Le } volage.

COLETTE. Se dégage.
 MATHURIN. Il enrage.
 COLAS. Ah, j'enrage.

D. Henrique entre à la fin du Trio avec le Tabellion, Lucas, Claudine & Mathurin, & plusieurs payfans & payfanes.

SCENE VI.

D. HENR. D. GUSM. COL. COLET.
 LE TABELLION, LUCAS,
 CLAUDINE, MATHURIN,
 payfans & payfanes.

D. HENRIQUE.

Cessez de vous quereller mes enfants! C'est moi qui ai causé votre brouillerie; j'ai fait le mal, & je viens le réparer.

Lorsque D. Henrique commence à parler, Colette tourne la tête de son côté, & voit par ce mouvement Colas dans son habit de payfan.

COLETTE à Claudine.

Eh mais! ce n'est pas là un habit tout d'or Claudine!

D. HEN-

D. HENRIQUE.

Ecoutez-moi, belle Colette ! . . le Roi a voulu s'amuser un moment : j'ai trouvé ce matin Colas dans cette forêt ; je lui ai fait boire du vin préparé pour l'endormir , & pendant qu'il étoit plongé dans le plus profond sommeil, on l'a transporté à la Cour. Je veux vous laisser le plaisir d'apprendre de lui-même les différentes aventures qui lui sont arrivées pendant le peu de tems qu'il y a été. Qu'il vous fuffise de favoir en attendant, que les grandeurs ne lui ont pas fait oublier un moment sa tendresse & sa fidélité pour vous. Lucas & Claudine que voilà, ont été témoins d'une partie de ce qui s'est passé ; ils en ont porté la nouvelle au village ; & j'ai fait enforte qu'ils y répandissent le bruit que Colas alloit se marier avec une personne de la plus haute considération. Enfin au bout de quelque tems , on a fait boire au bon Colas une nouvelle dose du même vin ; le sommeil l'a bientôt repris ; & on en a profité pour lui rendre ses habits & le rapporter au même endroit où je l'avois trouvé ce matin.

COLAS.

Morgué! je n'ons donc pas rêvé! & c'est à votre chienne de manigance . . .

D. HENRIQUE.

Doucement mon ami . . . Le Roi t'envoie cette bourse de mille écus pour te marier avec Colette; il se charge de plus des frais de la noce; & pour que tout le village y prenne d'autant plus de part, il a ordonné qu'on distribuât entre ses habitans une somme de cent pistoles. (*au Tabellion*) Je compte, Monsieur le Tabellion, qu'en votre qualité de tuteur de Colette, vous voudrez bien ne pas refuser votre consentement à ce mariage.

LE TABELLION.

Qui moi, Monsieur? Ah, je le donne de tout mon cœur.

COLAS ET COLETTE.

Ah, Colas! }
Ah, Colette! } Ah, Monseigneur!

COLETTE à *Mathurin*.

Prenez que je n'ai rien dit, Mathurin; vous voyez bien qu'il faut que je l'épouse.

D. HENRIQUE.

Ce n'est pas tout; le Roi a confirmé le jugement que Colas a porté, & il desire que Mathurin & Claudine s'unissent ensemble. (à Mathurin) Tu as manqué à Claudine qui t'aimoit; songe que le plus infame des vices, c'est l'ingratitude; & garde-toi de l'introduire au village. J'ai été témoin des sentimens (en montrant Claudine) que cette bonne fille a pour toi: que peux-tu souhaiter de plus! Tu t'es vraisemblablement laissé aller à de mauvais conseils; (il regarde le Tabellion) reviens à toi-même, le repentir efface tout.

MATHURIN.

Morgué, vous parlez tout-du-moins aussi bien que notre Magister. Je sentons que je ne valons rien, je le confessons, j'ons de la repentance: mais je ne pouvons nous bouter en tête, que Claudine veuille encore de nous; & je ne fais qui me tiant que je ne nous battions nous-même.

D. HENRIQUE.

Claudine te pardonnera, j'en suis sûr . . .
n'est-il pas vrai Claudine?

CLAUDINE.

Eh, Monsieur! comment refuser quelque chose au Roi? Il est si bon!

Elle donne la main à Mathurin.

D. HENRIQUE.

à Claudine & à Mathurin.

Mes enfans, il veut vous donner encore de nouvelles preuves de sa bonté, il prendra soin de vous, comptez-y. Allons, célébrez tous cette double union; & bénissez en même tems un Monarque, qui régne sur vous moins en Roi qu'en père.

SCENE DERNIERE.

DIVERTISSEMENT.

Les Acteurs de la Scène précédente, Payfans & Payfanes chantans & danfans.

On danse.

COLAS ET COLETTE.

Brûlons toujours de nouveaux feux;
Formons toujours les mêmes vœux:

Goûtons dans le village
 Des plaisirs innocents ;
 Pour être heureux & contents
 En faut-il davantage ?

T O U S.

Brûlez toujours des mêmes feux ;
 Formez toujours les mêmes vœux.

LUCAS, MATHURIN ET CLAUDINE.

Aimons - nous } fans partage :
 Aimez - vous }

Souvent en amour
 S'il survient un orage,
 C'est pour conduire au plus beau jour

T O U S.

Brûlez toujours &c.

On danse.

COLAS, COLETTE, MATHURIN,
 LUCAS, & CLAUDINE.

Chantons, célébrons les bienfaits
 D'un Roi dont la bonté suprême
 Dans le bonheur de ses sujets
 Met son bonheur même.

E 3

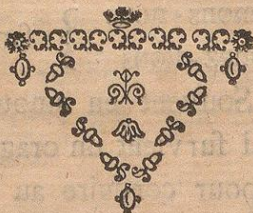
Béniſſons ce Roi qui nous aime !
Qu'il vive, qu'il vive à jamais !

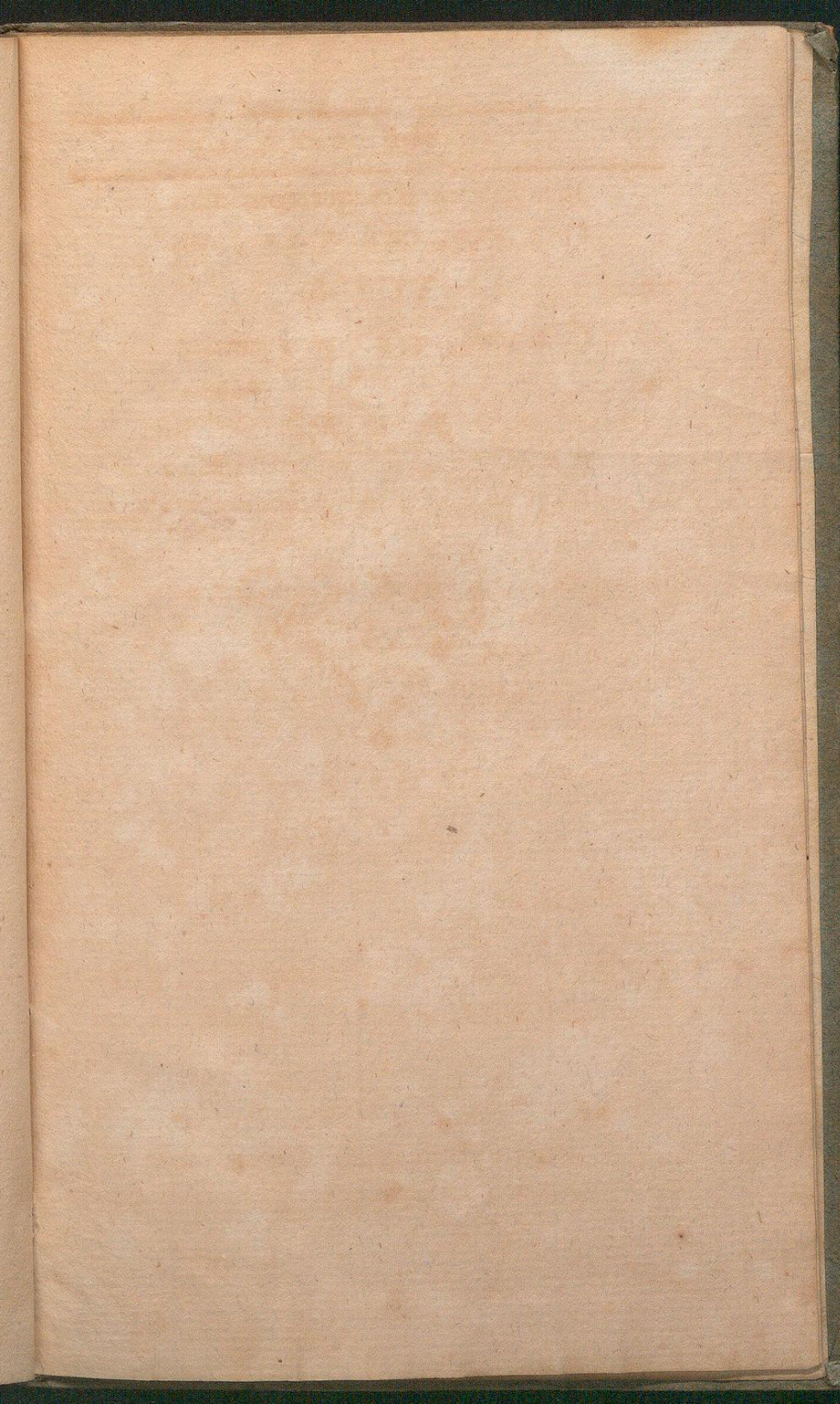
T O U S.

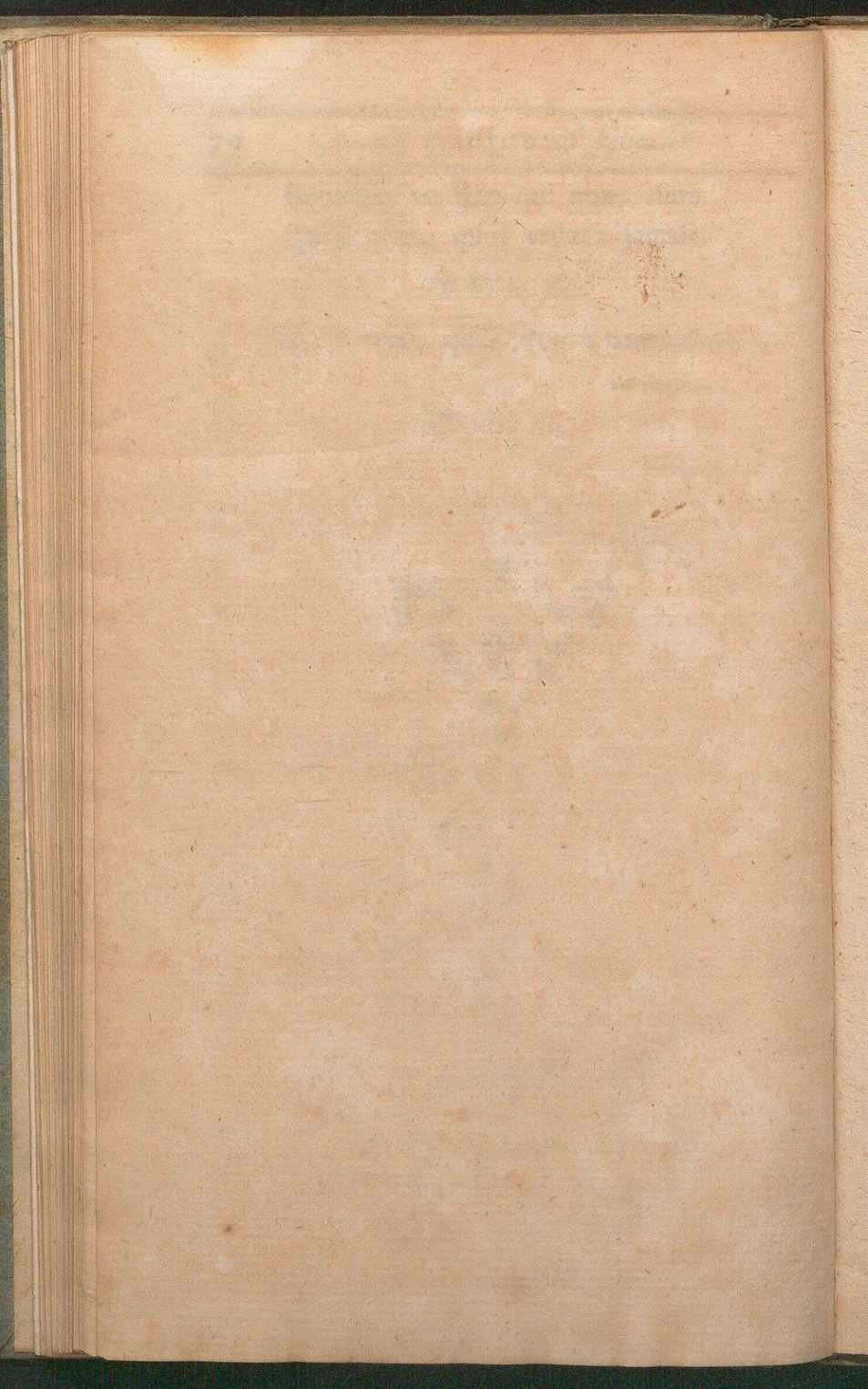
Qu'il vive, qu'il vive à jamais !

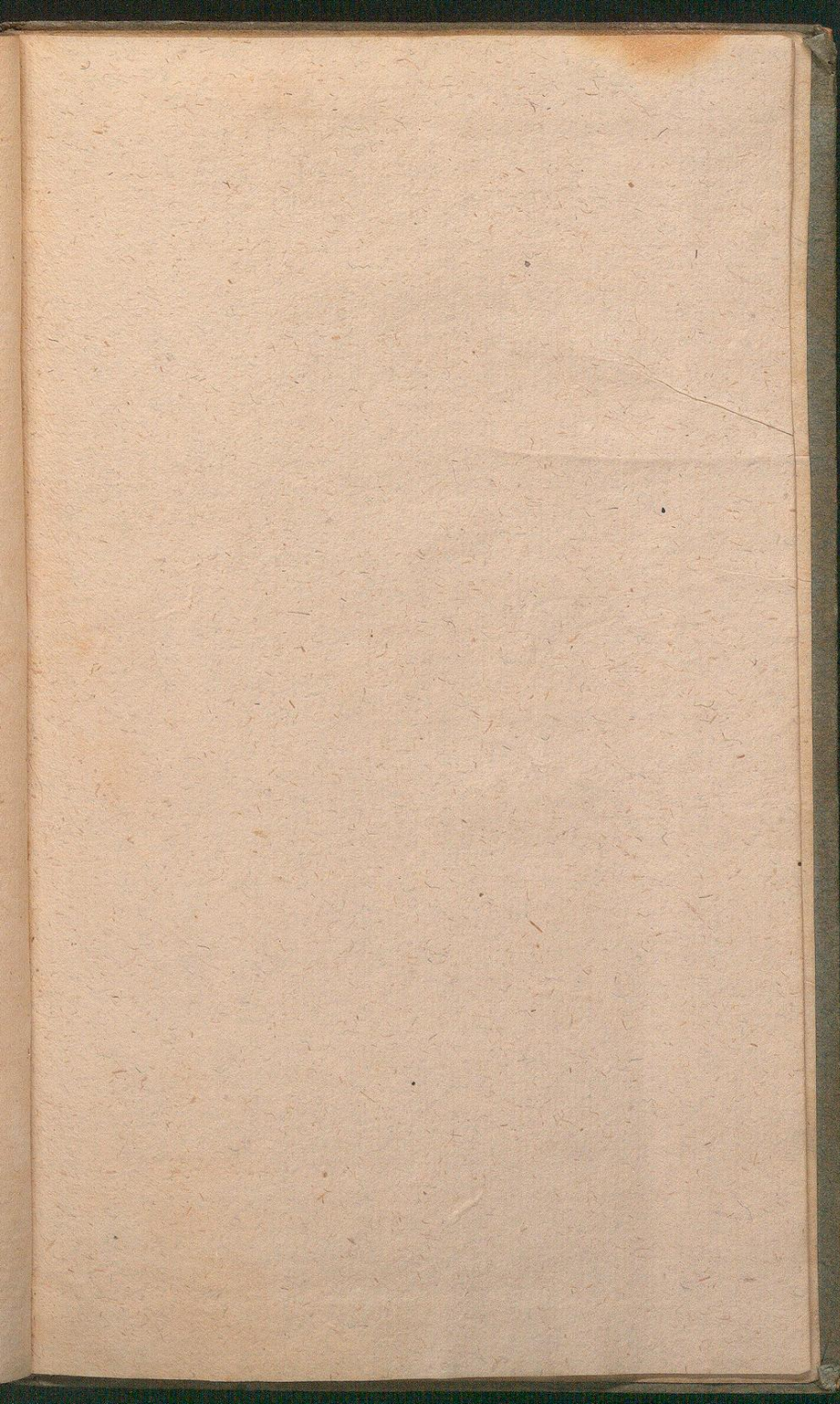
On danſe.

F I N.









B -

XIII
882

